



***Samedi 22 janvier 2011 au Procope : SOCIETE DES ETUDES CAMUSIENNES.
Les échanges Jacqueline Lévi-Valensi autour d'Albert Camus***

Christiane CHAULET ACHOUR
Camus, l'Algérie et ses écrivains

« Il m'a toujours donné l'impression d'un funambule qui marchait sur un fil, essayant de ne pas tomber ni d'un côté ni de l'autre, sur ce fil qui devait, peut-être, l'amener au but¹. »

En 1999, Jacqueline Lévi-Valensi, me faisant l'honneur de préfacer l'ouvrage, *Albert Camus, Alger – L'Étranger et autres récits*, écrivait : « L'écoute attentive de voix d'Algérie s'exprimant en langue française [permet] d'entendre en quoi la voix singulière de Camus [peut] de très près ou de plus loin, être en résonance avec elles. Cette voix continue à retentir, en Algérie même. » Il ne peut y avoir d'introduction plus directe à ma conférence d'aujourd'hui dont l'intitulé permet de traiter des écrivains d'Algérie et pas seulement des écrivains algériens, au sens strict du terme après l'accession du pays à l'indépendance. Il est en effet évident que Camus a marqué les écrivains de sa génération et marque toujours ceux des générations successives de son pays de naissance et

¹ Déclaration de Maria Casarès dans une émission de radio.

d'ancrage.

Pour les écrivains de sa communauté et pour les écrivains algériens, y a-t-il meilleure introduction à cette mesure de Camus dans les littératures d'Algérie que le témoignage de son contemporain, Jacques Berque, ce « cheikh des deux rives »², né lui aussi en Algérie, et son contemporain ? Camus est né à l'est du pays en 1913 mais a grandi à Alger ; Berque est né à Freneda, à l'ouest du pays en 1910 et sera élève du lycée d'Alger. Origines différentes, parcours différents, ces deux Français d'Algérie sont pourtant deux figures imposantes de la complexité méditerranéenne issue de la terre algérienne.

En 1995, en ouverture et après la publication du *Premier homme*, Berque rend hommage à Camus dans ses « Mémoires », avec doigté et pertinence, en pointant ce qui les rassemble et surtout ce qui les différencie. Il choisit une citation du *Premier homme* pour développer son propos d'une généalogie ou de généalogies à construire tout au long d'une vie... Méditerranée plurielle... opposant la construction qui a été la sienne, en addition Orient/Occident, à la vacuité généalogique ressentie douloureusement par l'écrivain algérois :

« "... Né sur une terre sans aïeux et sans mémoire, où l'anéantissement de ceux qui l'avaient précédé avait été plus total encore et où la vieillesse ne trouvait aucun des secours de la mélancolie qu'elle reçoit dans les pays de civilisation, lui comme une lame solitaire et toujours vibrante destinée à être brisée d'un coup et à jamais..." »

J'extrai ces lignes terribles du dernier livre d'Albert Camus, celui qui n'a paru que récemment, plus de trente ans après sa mort. [...] Comme si la tristesse d'être là, lui, sur une terre peuplée de généalogies, eût voué à l'incompréhensible destruction ce « fils de personne » que semble à ses yeux l'immigrant latin. [...]

Pour moi, depuis l'école franco-arabe (elle s'intitulait ainsi) où je commençai ma vie scolaire jusqu'à la terrasse de Fès, ombragée d'orangers et de néfliers, où je reçus du cheikh Si Mohammed Ben Saïd el-Meknasi la première initiation au droit musulman, c'est à bien des racines dans le monde arabo-islamique que je me rattache dans les tréfonds, outre celles du village aquitain de ma souche paternelle [...] Ainsi m'interpelle ma mémoire trop peuplée, trop chargée de souvenirs ou pénibles ou souriants. **La filiation n'y compte guère plus en somme que l'adhésion.** Ce qui m'enracine dans cette rive sud, où je ne possédais, pas plus que la famille de *L'Homme révolté* de rente minière ou d'apanage terrien, ce sont les mille lieux de l'amitié et de la connaissance par quoi ma vie se sentait aussi chez elle de l'Euphrate à l'Atlas, sans la moindre abdication de ses propres racines³. »

Cette mise en exergue de deux statures imposantes, Camus/Berque, est loin d'être insignifiante car elle marque la spécificité des dialogues que Camus sollicite – souvent à son corps défendant –, avec ses contemporains et ses héritiers – qu'ils reconnaissent l'héritage ou non, qu'ils l'assument ou le contestent – autour de généalogies dont l'Algérie est le point focal. Pour Berque et Camus, elle est d'abord dans une présence palpable des paysages naturels. Pour Camus, plus spécifiquement, elle est aussi dans le regard qu'il porte sur les traces de la civilisation occidentale à travers les ruines romaines ; elle est enfin dans sa proximité avec l'Algérie du présent dans ses écrits de journaliste lorsqu'à des moments bien précis, il met sa plume et ses convictions

² Cf. Mourad Yellès, « Jacques Berque – Portrait du cheikh en passeur » dans *Itinéraires intellectuels entre la France et les rives sud de la Méditerranée*, C. Chalet Achour (dir.), Paris, Karthala, 2010, pp.235-257. On peut poursuivre la comparaison entre ces deux intellectuels majeurs de l'Algérie en suivant les trois pistes que propose le critique pour suivre Jacques Berque : la première qu'il partage avec Camus, en la déclinant différemment, « le sens du paysage » ; les deux autres qui les différencient : « le motif dans le tapis » et l'esprit du barzakh ». Car, alors que Berque sonde l'espace algérien et plus largement maghrébin et arabe dans toutes ses dimensions, Camus ne s'y arrête pas préférant d'autres explorations.

³ Jacques Berque, *Une cause jamais perdue – Pour une Méditerranée plurielle – Ecrits politiques 1956-1995*, Paris, Albin Michel, 1998, pp. 12-13. C'est moi qui souligne.

humanistes au service d'une revendication d'une justice et de réformes. Mais à l'inverse de Jacques Berque, l'intériorité civilisationnelle du pays est peu pénétrée, intériorité de « ce peuple attirant et inquiétant, proche et séparé, qu'on côtoyait au long des journées [...] et, le soir venu, ils se retiraient pourtant dans leurs maisons inconnues, où l'on ne pénétrait jamais [...] ils étaient si nombreux dans les quartiers où ils étaient concentrés, si nombreux que par leur seul nombre, bien que résignés et fatigués, ils faisaient planer une menace invisible qu'on reniflait dans l'air⁴. »

Berque décrivant un village dit « de colonisation », constate et suggère l'empathie avec une civilisation dont ses travaux connus témoignent : « Les façades se refermaient sur l'intimité familiale. La maison, pour ainsi dire, se retournait vers le dedans. Au fait, l'Algérie tout entière ne se refaisait-elle pas à partir de ses "intérieurs", intérieurs géographique, social, moral ? [...] Se moderniser, pour un peuple, ce n'est pas seulement accéder à de nouvelles instances. C'est rallumer en soi le combat de l'antique et du neuf. Or il est au Maghreb bien des sortes d'antique, inégalement honorées et honorables⁵. »

Deux regards, deux positionnements par rapport au réel algérien, emblématiques de la relation que les contemporains de Camus puis ses « héritiers » vont entretenir avec ses textes : proximité/éloignement en déclinant chacun de ces mots sur la gamme du poétique, du politique et du civilisationnel. Il est bien délicat de séparer les domaines, on le sait mais je vais tenter de le faire en m'intéressant essentiellement aux dialogues intertextuels avec Camus, à travers des œuvres littéraires et des écrits journalistiques. Cette liaison écriture/journalisme n'est pas une spécificité algérienne mais l'Algérie coloniale et post-coloniale en donne des exemples représentatifs ; sans doute parce que ses écrivains se sont heurtés à l'immédiateté d'une Histoire « active » qui les a acculés à s'exprimer dans ce double registre : dire, informer, témoigner d'une part ; prendre de la hauteur et tenter d'inscrire le spécifique dans l'universel, d'autre part.

Ayant déjà développé un certain nombre de ces jeux littéraires intertextuels, je les rappelle pour mémoire⁶ et parce qu'ils inaugurent deux grandes constantes de ce rapport à Camus des textes algériens ou d'Algérie contemporains sur lesquels je souhaite m'attarder, autour de la lancinante question de l'éloignement – il n'est plus des « nôtres » – et de la proximité – il est des nôtres⁷. Cette lancinante question ne peut, n'a pu, se dégager du positionnement politique de Camus. Nous n'y reviendrons pas. Mais nous signalerons qu'aucun autre écrivain de la colonie n'a suscité une telle passion : il fallait qu'un espoir ait été investi, qu'un talent se soit imposé et qu'une fraternité ait été perçue.

*« Lettres ouvertes » : le Prix Nobel et la fameuse intervention dans une conférence de presse dont on n'a retenu qu'une expression lapidaire extraite de son contexte a provoqué une série de lettres, prenant la suite d'autres « Lettres » adressées

⁴ Albert Camus, *Le Premier homme*, Gallimard, 1994, pp. 257-258.

⁵ Jacques Berque, *L'Intérieur du Maghreb. XV^e-XIX^e siècle*, Paris, Gallimard, 1978, p. 15.

⁶ Christiane Chaulet Achour, « Albert Camus, l'Algérien – Tensions citoyennes, fraternités littéraires » dans *Albert Camus et les écritures algériennes*, Edisud, Les Ecritures du Sud, Rencontres méditerranéennes Albert Camus 2003, 2004, pp. 13-33. Travail repris et complété dans mon ouvrage, *Albert Camus et l'Algérie*, Alger, éd. Barzakh, 2004, 188 p.

⁷ En 1976, André E. Elbaz, dans un article intitulé, « Albert Camus et la littérature algérienne d'expression française », Actes du VIII^e Congrès de l'Association Internationale de Littérature comparée, Budapest, août 1976, pp. 237-244, avait déjà traité de façon claire de la non-appartenance de Camus à la littérature algérienne, après la concrétisation de la nation algérienne. Cf. plus récemment d'Arezki Metref, « Les patries d'Albert Camus », 17 janvier 2010, blog du journaliste dans l'espace nouvelobs.com.

dès *Noces* à l'écrivain par de jeunes auteurs de son pays. Ces « Lettres » s'écrivent encore, adressées à Camus au-delà de la mort, manifestant le besoin d'une communication qui n'a jamais pu s'interrompre. Jean Sénac (1947), Kateb Yacine (1957), Mouloud Feraoun (1958), Ahmed Taleb Ibrahim (1959), Arezki Metref (1993), Abdelkader Djeghloul (1999), Ahmed Benzelikha (2002) et d'autres : il y a là un corpus épistolaire qu'il faudrait dûment analyser. « Je vous sentais alors si près de moi, si fraternel et totalement dépourvu de préjugés ! » lui écrivait Feraoun ; quant à Ahmed Taleb Ibrahim, il rappelait en 1959 : « Si vous n'étiez pas certes notre maître à penser, du moins représentiez-vous notre modèle d'écriture. La beauté de la langue nous émouvait d'autant plus que nous vous considérions comme l'un des nôtres. Nous étions, de surcroît, fiers que ce fils de l'Algérie eût atteint, solitaire, le rocher du succès. » En 1999, A. Djeghloul conclue sa lettre ainsi : « Quarante ans après, le 3 janvier 2000, j'aurai une pensée chaleureuse pour le poète sensuel et dionysiaque, admirative pour le romancier concis et puissant à la recherche d'un sens à hauteur d'homme [...] indulgente pour vous, Albert Camus, qui avez refusé la main tendue de la citoyenneté partagée mais que je reconnais tout de même comme un compatriote à temps partiel⁸. »

*Des traces retrouvées ou une véritable influence décelée dans les textes d'écrivains connus désormais :

- Avec deux des contemporains de sa communauté, on peut rappeler deux interférences stimulantes avec *L'Etranger* : celle des *Hauteurs de la ville* d'Emmanuel Roblès (1946) où l'Arabe est nommé et devient protagoniste de l'action et où l'horizontalité spatiale fait place à la verticalité d'un bouleversement dans les schémas locatifs coloniaux et celle du *Maboul* de Jean Pélégri (1963) où le dialogue mine le récit de 1942 pour lui redonner sa pleine résonance algérienne. Dans ces deux exemples, le dialogue ancre le texte dans la terre algérienne que la plupart des critiques évacuent d'une façon ou d'une autre chez Camus⁹.

- Avec ceux de l'autre communauté, on peut trouver des clins d'œil insistants dans *Le Sommeil du Juste* de Mouloud Mammeri (1955) ou dans *La Terre et le sang* de Mouloud Feraoun (1953) et un travail intertextuel plus fondamental dans *Nedjma* de Kateb Yacine (1956).

- Dans une perspective socio-culturelle la mise en relation de l'itinéraire camusien avec d'autres itinéraires d'écrivains et d'intellectuels d'Algérie en donne une autre compréhension : on a ainsi étudié les parcours de Mostefa Lacheraf, de Mohammed Dib, de Jean Sénac, de Jean Amrouche ; et pour les générations suivantes, de Rachid Boudjedra, d'Assia Djebbar, de Rachid Mimouni, de Youcef Sebti, de Malika Mokeddem¹⁰, de Saïd Arezki, d'Alek Baylee Toumi, de Kassa Houari, d'Akli Tadjer.

⁸ Abdelkader Djeghloul, *Lettres pour l'Algérie*, Alger, ANEP, 2001, « A Albert Camus », pp. 97-103. Publié dans *Le Siècle*, (Alger), le 9 décembre 1999.

⁹ Exemple tout récent : l'article sur *L'Etranger* de Dominique Rabaté dans le *Dictionnaire Albert Camus*, sous la direction de Jeanyves Guérin (Laffont, Bouquins, 2010), qui concède une possible lecture qu'il qualifie – de façon inadéquate d'ailleurs – de « colonialiste » et conseille d'en minimiser la portée : « Cette lecture ne doit pas écraser le roman, dont on voit toute la complexité, sous l'apparente neutralité. L'impensé colonial de l'ouvrage ne peut être reproché à Camus, dont on connaît les affres pendant la guerre d'Algérie » (p. 294). Confusion donc entre les effets d'une lecture contextualisant un récit, l'Algérie coloniale n'écrasant pas la complexité mais l'introduisant au contraire et les intentions d'un citoyen de gauche, qualité que peu de critiques aujourd'hui remettent en question. Il n'est pas question de « reproche » mais de constat, à partir d'une lecture « algérienne » et non « colonialiste ».

¹⁰ Avec les noms des critiques suivants : Guy Basset, Afifa Bererhi, Martine Mathieu-Job, Hamid Nacer-Khodja, Alison Rice, Bouba Tabti-Mohammed, Jeme Van der Poel. Outre mes ouvrages, voir trois collectifs : *Albert Camus et les écritures du XX^e siècle*, Arras, Artois Presses Université, 2003 ; *Albert Camus et les Lettres algériennes : l'espace de l'inter-discours* (colloque international d'avril 2006),

*Après 1993, « les années noires », d'autres positionnements

- sous la plume de journalistes : j'en ai proposé une étude assez systématique pour la période 1985-2005¹¹. On peut citer deux ouvrages, fruit du travail de deux journalistes-écrivains s'identifiant, en partie, à l'aîné prestigieux : celui d'Abdelkader Djemaï, *Camus à Oran*¹² ; celui de Youcef Zirem qui, avec son frère, a procédé à une réédition de *Misère de la Kabylie*¹³, reprenant les articles tels qu'ils ont été publiés dans *Alger-Républicain* du 5 au 15 juin 1939, le fac-similé de la carte de presse de Camus à l'époque et le discours de Stockholm. Ces journalistes adoptent différentes modalités de dialogue :

* *Le réflexe citationnel* qui est intéressant non pas tant pour une connaissance des œuvres de Camus mais pour le degré de familiarité que les journalistes entretiennent avec lui et qu'ils supposent chez leurs lecteurs puisque la citation n'est jamais accompagnée d'explications supplémentaires sur l'écrivain.

* *Le blocage sur le politique* : dans cette tendance, nous avons toute une gamme qui va de la condamnation pure et simple à une position plus nuancée. Le point extrême de rejet existe et existera. Camus ne peut échapper à une appréciation en fonction de ses positions citoyennes au moment de la guerre de libération, pour toute une génération encore.

* *La concession du style* qui veut dégager le littéraire du politique alors que, de façon complexe le politique s'investit dans la création, non pas de façon mécanique et consciente mais beaucoup plus subtilement.

* *Le retour aux textes mêmes* et, en particulier, les articles de 1939 et ceux de 1945 sur l'Algérie.

- De nouveaux « dialogues littéraires » en 2003, année de l'Algérie en France comme on le sait : de Brahim Hadj Smaïl, *L'Etrangère de Tipaza*¹⁴ ; le magnifique texte d'Aziz Chouaki, « Le Tag et le Royaume »¹⁵, les textes divers de Maïssa Bey.

Je m'attarderai aujourd'hui sur cinq textes car il me semble porteurs, à plus d'un titre, de relations intéressantes à l'œuvre et au parcours de l'écrivain. Dans ces cinq références, une seule écrivaine à part entière, Maïssa Bey, trois journalistes, José Lenzini, Akram Belkaïd et Hamid Grine dont deux se font écrivains dans leur fiction « camusienne », et un bédéiste, Jacques Ferrandez, préfacé par Boualem Sansal.

Université d'Alger, édité en 2007 sous ce titre à l'imprimerie Mauguin, Blida-Algérie ; « Camus et l'Algérie », dossier coordonné par Mustapha Trabelsi, dans *Lendemain*, Gunter Narr Verlag Tübingen, 34.Jahrgang 2009, 134/135.

¹¹ Christiane Chaulet Achour, « Camus dans la presse algérienne des années 1985-2005 » dans *Albert Camus : l'exigence morale, Hommage à Jacqueline Lévi-Valensi*, ss. la dir. de Agnès Spiquel et Alain Schaffner, Paris, éd. Le Manuscrit, coll. L'Esprit des Lettres, 2006, pp. 141-161.

¹² Paris, éd. Michalon, 1995, 112 p.

¹³ Béjaïa-Algérie, éd. Zirem, 2005, 128 p.

¹⁴ Edité par Najah El Jadida, Maroc, Ed. France Maghreb, 204 p., roman pas inintéressant mais dont la performance d'écriture est moyenne.

¹⁵ Ecrit pour Les Rencontres de Lourmarin de 2003. Publié dans *Albert Camus et les écritures algériennes*, op. cit. Pour Maïssa Bey, texte dit et édité dans le volume *Albert Camus et le mensonge au Centre G. Pompidou, aux Rencontres de Lourmarin, à la rencontre d'Oran en 2005*. Cf. *L'ombre d'un homme qui marche au soleil*, régulièrement réédité depuis 2004 aux éd. Chèvrefeuille étoilée de Montpellier.

2008

Maïssa Bey, extrait de *Pierre Sang Papier ou Cendre*, éd. de l'aube (texte pour une mise en scène théâtrale).

2009

José Lenzini, *Les Derniers jours de la vie d'Albert Camus*, Arles, Actes Sud et Alger, éd. Barzakh (biographie partielle).

Jacques Ferrandez, *L'Hôte d'après l'œuvre d'Albert Camus*, Gallimard jeunesse, collection Fétiche (adaptation graphique)

2010

Akram Belkaïd, « Camus, une perte algérienne », *Le Quotidien d'Oran*, « La chronique du blé dard » jeudi 7 janvier 2010 (article de presse).

Hamid Grine, *Un parfum d'absinthe*, Alger, éd. Alpha, 234 p. (roman)

Akram Belkaïd constate :

« L'Algérie aurait perdu Camus. Effectivement, à l'indépendance, les choses étaient claires : "Camus restera toujours un étranger pour nous", avait déclaré un haut responsable de l'époque. Terminé, baissez le rideau, il n'y avait plus rien à dire, à moins de provoquer le soupçon des gardiens de la révolution. Oui, mais voilà, comment expliquer ce retour en force, cette passion «camusienne» qui saute aux yeux dès lors que l'on rentre dans une librairie d'Alger ? Et je ne parle pas du nombre impressionnant de colloques et de travaux de recherche autour de l'œuvre de cet écrivain. N'est-ce pas là une démarche de réappropriation ? Si c'est le cas, il faut convenir que l'on ne cherche à se réapproprier que ce que l'on a perdu. Je note au passage que c'est peut-être en Algérie où l'on a le plus parlé de Camus ces dernières années et où l'on n'a pas attendu la date du 4 janvier pour se souvenir de lui... »

Dans les textes tout à fait récents que j'ai sélectionnés, Maïssa Bey ouvre le feu, en quelque sorte, en proposant dans sa traversée de l'histoire de l'Algérie coloniale, *Pierre Sang Papier ou Cendre*, un chapitre entier consacré à Camus, le chapitre XVI, pp. 121 à 128. Il prend place juste après celui consacré à l'Exposition de 1931 postérieure aux célébrations du Centenaire de l'Algérie française ; et juste avant celui consacré, sur un mode épique et poétique, à l'explosion de 1954, remise en cause de la présence coloniale, profonde et irréversible.

Entre ces chapitres donc, ce chapitre qui se focalise sur deux hommes qui marchent au bord d'une plage – avec une remise sur le métier de l'écriture de la scène du meurtre –, l'un des deux discutant avec véhémence. Il rappelle l'enquête qu'il fit en Kabylie en 1939 : « Rien, non rien n'a changé depuis ». Il rappelle les sacrifices des troupes coloniales dans la seconde guerre mondiale et 1945 dans le Constantinois, phrase qui donne une date à ce tableau : « Ce qui s'est passé ces dernières semaines dans le Constantinois... Comment accepter les massacres sauvages et la répression tout aussi sauvage qui ont enténébré les fêtes de la Victoire ? »

Un jeune homme surgit d'un rocher que les deux hommes ont contourné¹⁶, il est habité « d'un étrange soliloque » que les lecteurs de *Nedjma* reconnaissent immédiatement, alors que le nom de Kateb n'est pas donné, contrairement à celui de Camus. Ce qu'il dit se perd dans « un murmure indistinct¹⁷. » Au discours interrogateur et inquiet du journaliste se superpose le récit poétique que Kateb Yacine a donné de la manifestation du 8 mai 1945 à Sétif, avec sa violence et sa charge dénonciatrice. A nouveau apparaît un flash rétrospectif de la scène de la plage dans *L'Etranger* :

¹⁶ Rappel évident de l'Arabe sur la plage de *L'Etranger*. Les propos mis dans la bouche de Camus sont repris à la série d'articles, « Crise en Algérie », commencée les 13 et 14 mai 1945 et qui se poursuit jusqu'au 23 mai dans *Combat*, où Camus analyse la situation de la colonie avec beaucoup d'acuité au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Cf. *Camus à Combat*, Cahiers Albert Camus, éditoriaux et articles 1944-1947. Edition établie, présentée et annotée par Jacqueline Lévi-Valensi, Gallimard, 2002, pp. 497-534.

¹⁷ Encore une référence à *L'Etranger* et à la mention des Arabes dans le parloir de la prison.

« Surpris, ils s'arrêtent. Face à eux, un jeune homme au regard farouche, un Arabe qui les dévisage en silence. Ils ne l'ont pas entendu arriver. Ils ne saisissent que les derniers mots qu'il lance en se mettant à courir :

"l'Algérie est irascible... car ce pays n'est pas encore venu au monde... trop de pères..." ».

Les deux hommes finissent leur promenade en silence : « Camus, pris soudain de frissons, remonte le col de sa veste et, le mains dans les poches, s'enfonce dans la nuit. » En donnant une place importante à Camus, avec « Kateb » en contrepoint, la romancière insiste sur ses doutes, ses révoltes et ses méconnaissances et remet sur le métier de l'écriture des allusions à *L'Etranger*, traçant une continuité, comme Camus l'a fait lui-même dans *Le Premier homme*, en y réécrivant la séquence, « Le dimanche au balcon » avec ses transformations.

L'année suivante, Jacques Ferrandez choisit de dessiner et de mettre en scène la nouvelle de Camus qui exprime le mieux sa position dans le conflit algérien, « L'Hôte ». Le talent de cet artiste est désormais connu et sa mise en dessins, mise à part l'amorce où les images nous montrent Daru en train d'enseigner, est très fidèle au texte avec une acuité supplémentaire du fait de la force des images. Cette création-dialogue est introduite par une préface de Boualem Sansal qui entretient avec Camus un dialogue constant et feutré dont une nouvelle précédente en 2003 avait déjà donné la tonalité¹⁸. Son souhait : qu'on puisse lire Camus en dehors de la guerre d'Algérie et pour cela « prendre de la hauteur ». Mais il glisse néanmoins, une appréciation comme une évidence indiscutable : « C'est parce qu'il avait pris quelque distance avec la *question algérienne* que Camus l'a comprise mieux que quiconque. »

C'est aussi cette sortie d'une histoire proche que dessine Akram Belkaïd, d'une autre génération que Sansal. Mais son propos n'est pas de donner raison ou tort à Camus ; il est de déplacer le débat vers autre chose, vers le cheminement de Camus, ses doutes, ses hésitations, ses faux pas, ses contradictions et il précise : « Ce que nous avons perdu avec Camus, c'est le refus du manichéisme, le refus d'accepter les vérités assénées, les principes érigés en dogme, les certitudes humaines transformées en lois suprêmes. » Pour le journaliste, l'héritage de Camus, ce serait donc adopter une autre façon de réfléchir face au réel, de refuser la pensée unique, ce qu'Aziz Chouaki avait mis en valeur dès son récit théâtral, *Les Oranges*, et encore plus nettement dans *Le Tag et le royaume*.

José Lenzini, quant à lui, poursuit son cheminement aux côtés de Camus comme il l'a fait dans ses ouvrages précédents. Il se livre à une reconstitution libre et documentée où il construit une argumentation, en particulier autour des réactions au prix Nobel qui ne sont pas sans intérêt pour revivre la violence des débats alors en France, et il précise : « Du côté des intellectuels algériens, les critiques paraissent à la fois plus dures et plus fraternelles. On y perçoit une somme d'espoirs déçus, mais jamais cette acrimonie, ce ressentiment hexagonal¹⁹. »

A l'appui, José Lenzini cite cette lettre, difficilement contextualisable qu'on cite beaucoup, de Kateb à Camus et qui serait de 1957. « Les Algériens attendaient plus de Camus. Plus, sans doute, qu'il ne pouvait donner. Tous avaient pour lui une forme

¹⁸ « La vérité est dans nos amours perdues », *Europe*, n°spécial Algérie, novembre 2003.

¹⁹ José Lenzini, *Les derniers jours de la vie d'Albert Camus*, Actes Sud, 2009, p. 135 et sq.

d'attachement, de filiation. » Il dévoile alors le nom du fameux étudiant algérien qui avait interpellé Camus à Stockholm, Saïd Kessal et qui avait refusé de témoigner mais qui, quarante ans plus tard accepte de le faire, en avril 2008, à plus de quatre-vingt ans, nourrissant le regret de n'avoir jamais rencontré Camus. Ce dernier dépolitise en quelque sorte son intervention qui était spontanée et personnelle : « J'avoue que, quand j'ai interpellé Camus, je connaissais son nom, mais pas son œuvre. Néanmoins, je le considérais comme une conscience morale pour l'Algérie. » Il raconte l'altercation qui a suivi entre un écrivain au sommet de sa gloire et un jeune étudiant impatient. Saïd Kessal raconte son bouleversement quand, plus tard, il a lu les œuvres de Camus. A la fois proche de Camus et proche des Algériens, José Lenzini donne un récit tout en nuances et en demi-teintes qui éclaire bien des points obscurs du rapport à l'Algérie et à la France.

Le dernier texte dont je parlerai vient de paraître et me semble faire la synthèse du sujet que j'ai tenté de traiter et plus particulièrement de Camus et les Algériens. Il est publié par Hamid Grine et porte le titre, *Un parfum d'absinthe*, sans ambiguïté pour le projet qui est le sien : introduire, par le biais d'une fiction et d'une anecdote inventée, une sorte de bilan sur la relation de Camus à l'Algérie et aux Algériens. Le roman se lit bien et vaut plus par sa construction et son histoire que par une écriture recherchée. Outre son sujet, il s'inscrit ainsi dans une facture grand public qui lui assure ou devrait lui assurer un grand nombre de lecteurs. L'histoire est simple : un homme d'une cinquantaine d'années, Nabil, annonce dès les premières lignes, la mort de son père : « Mon père est mort un jour où le soleil avait décidé de nous donner un avant-goût de l'enfer. » (p. 11) Il n'est pas question de reprendre tous les clins d'œil à *L'Étranger* que ce roman comporte mais la chaleur, le soleil de plomb sont au rendez-vous d'un enterrement qui ne peut pas ne pas rappeler l'enterrement de la mère de Meursault. Cette mort du père, Hadj Saci, ne semble pas laisser Nabil très désemparé car il n'a jamais eu de bons rapports avec lui, et qu'il lui en a toujours voulu du calvaire qu'il a fait vivre à sa mère. Des croquis très enlevés et bien ciblés de la société algérienne actuelle sont essaimés tout au long des pages, faisant souvent sourire par leur à-propos. La famille intervient dans le roman avec l'épouse de Nabil, Warda, la sœur, les tantes, l'oncle. Le comportement des invités après le cimetière offre un tableau sans concession des coutumes et travers d'une société. Parallèlement, Nabil campe le couple moderne qu'il forme avec Warda. Entre en scène alors celui qui met le feu aux poudres, l'oncle Messaoud qui a plus de soixante dix ans et qui entreprend son neveu, seul fils donc seul héritier, pour avoir sa part. Pour cela il amorce un secret dont le dévoilement est interrompu par la visite fort remarquée d'un apparatchik du régime, ancien combattant très connu, Si Salah Hadj Bazooka, personnalité politique influente et qui demande à Nabil de venir le voir chez lui. Tout le monde est étonné que Hadj Saci, à la réputation un peu douteuse de collaborateur des Français, ait un tel ami.

Enfin après ces ralentissements, l'oncle Messaoud peut enfin dévoiler à son neveu le secret qu'il garde depuis cinquante ans : Nabil n'est pas le fils de son père mais le fils ... de Camus et d'une Algérienne de la bourgeoisie conservatrice d'Alger. Nabil est abasourdi et a pour seules preuves, ses yeux verts, l'attitude de son père à son égard et l'amour qu'il porte à la littérature. Quand il fait part à Warda du fameux secret, elle éclate de rire avec bon sens et balaye tout cela d'un geste. Lui n'arrive plus à dormir et décide de mener une enquête en filiation pour en avoir le cœur net, secrètement flatté d'avoir un père aussi prestigieux.

Cette invention narrative permet à Hamid Grine de traiter le sujet « Camus » sous différents angles :

*d'abord dans la relation professeur de français/élèves, épreuve dont Nabil ne sort pas à son honneur évitant d'affronter un élève qui ne semble pas suivre la condamnation habituelle à partir de « Ma mère et la justice » ;

*ensuite dans la recherche d'informations chez un bouquiniste d'Alger, mêlant le bouquiniste en question et l'ancienne librairie-cabinet de lecture, « Les vraies richesses » : il récolte quelques informations, en particulier sur la perception d'un Camus aimable, séducteur et toujours accompagné de jolies femmes dont... une Algérienne aux yeux verts ; en miroir à cette scène pleine de sympathie pour Camus, succède une scène dans une librairie lors d'une séance de dédicace de Selim Naseb qui a écrit *L'Exil ou l'Algérie* qui dit avoir mis « Camus à nu », scène où le narrateur accumule les clichés hostiles sur Camus et les portraits chargés des personnages qui les profèrent, disqualifiant les personnes qui lui sont hostiles et introduisant une comparaison Camus/Feraoun qui n'est pas du goût de tous ;

*Nabil entreprend aussi l'inévitable visite à l'appartement de la rue de Lyon, rétablissant le 93 comme bonne adresse contre le 124 ;

*enfin, en dénouant, en deux temps, l'affaire de cette filiation : Nabil se rend à Tipasa avec sa jeune collègue, Sarah Rabia, et elle lui présente son grand-père, algérianisé mais d'origine espagnole, qui a été l'ami de Camus ; Nabil comprend que cette filiation est un leurre. Mais ses yeux ne s'ouvrent totalement que lorsqu'il rend visite à Hadj Bazooka et qu'il a, avec celui-ci une conversation sur Camus, l'Algérie, les écrivains algériens et l'engagement. On sent ici que l'écrivain fait en quelque sorte le bilan de ce qu'il veut dire mais, pour lui donner plus de poids, le confie à son personnage d'ancien combattant, voix autorisée : « Mon fils, vous les intellectuels, vous demandez trop à Camus. Comme s'il était un ange ou un saint alors qu'il n'est qu'un être humain avec ses doutes et ses faiblesses. Moi-même, je ne sais pas ce que j'aurais fait si j'étais à la place de Camus. » (p.218)

Délivrant totalement Nabil de ses doutes, il lui révèle la conduite de patriote de son père et il lui apprend aussi que sa propre sœur a assisté à sa naissance et l'a nourri quelque temps. Nabil peut rentrer chez lui et retrouver sa vie, sans oublier Camus : « Alger la nuit, Alger la mystérieuse qui jette ses sortilèges sur chaque passant. Elle est comme certaines femmes, troublante, ensorcelante. Je comprends pourquoi Camus l'a tant aimée. Et pourquoi nous avons tant aimé Camus : il a su si bien parler d'elle. »

Il abandonne l'absinthe prise à Tipasa : « La place de l'absinthe est à Tipasa, au pays de Camus, au pays de la jeunesse éternelle. Je jette la branche. Mais il me reste son parfum, tenace, amer et fort. » Ce sont les dernières lignes du roman.

Ainsi, comme le souligne K. Smaïl dans *El Watan* : « En marchant sur les traces de Camus, c'est lui-même qu'il découvre [...] il apprend à recadrer Camus dans une autre perspective : comme un écrivain français d'Algérie et non comme un Algérien. Il faut le louer pour ce qu'il a fait au lieu de le blâmer pour ce qu'il n'a pas fait [...] ne jamais blâmer, toujours essayer de comprendre en se mettant à la place de l'autre pour voir les choses de la même façon que lui²⁰. »

Il est aisé de constater que la présence de Camus dans le « texte » algérien post-colonial est devenue familière et continue son cheminement comme dans aucun autre pays, avec une passion diversement exprimée : le « texte » algérien continue à interpeller le citoyen Albert Camus comme si cinquante années ne le séparaient pas de Stockholm, le texte algérien continue à se mesurer à lui, en une filiation problématique,

²⁰ « En remontant le temps de Camus » par K. Smaïl, *El Watan* (quotidien national algérien), 29 novembre 2010.

le roman d'Hamid Grine étant la traduction la plus littérale de cette recherche généalogique !

Si Camus ne le laisse pas indifférent, c'est par cette écriture profondément ancrée (encrée !) dans le pays : une écriture rivée à une terre qui en porte les stigmates et les beautés, une écriture où les décors privilégiés sont algériens très souvent ou proches des paysages méditerranéens. C'est ce rapport fort exprimé par le conflit Histoire et Nature qui explique l'intérêt pour Camus : sans lui, tout écrivain nobélisé qu'il fut, il ne serait pas si tenace. On y décèle une admiration pour ce chantre de la terre algérienne ; car la place de l'Algérie dans son œuvre est immense à la mesure du territoire premier, celui de l'enfance et de la formation, celui des impressions initiales et durables. La terre algérienne et ses hommes (avec une hiérarchie humaine sensible) pétrissent l'écriture. On pourra, au fur et à mesure qu'on s'éloignera de l'histoire algérienne telle que l'a vécue Camus, entre ses premiers engagements dans les années 30 et ce 4 janvier 1960 où il meurt trop jeune..., ne plus repérer les allusions, les imbrications mais l'Algérie restera présente, comme tout contexte reste actif dès l'instant qu'on lit un roman pour n'importe quel lecteur attentif. Les lectures qui ont évacué cette terre la redécouvriront aussi car elles ne seront plus préoccupées par l'effacement obstiné du rapport de Camus à la colonisation.

Quand je dis « Algérie », j'entends tout ce qui la fait dans cette période historique et dans son « éternité », les paysages, les villes, les ruines, les êtres humains qui la peuplent. L'Algérie de Camus, c'est d'abord celle des années 30-50 ; puis, différemment, celle des années 50-60 mais c'est aussi l'Algérie romaine par rapport à laquelle il se positionne différemment de l'un de ses célèbres prédécesseurs sur la terre algérienne, Louis Bertrand. La conscience d'une période douloureusement vécue lors de la résistance du pays pour son accession à l'indépendance est de plus en plus perceptible dans les lectures algériennes actuelles ainsi que l'impossibilité de Camus à admettre l'indépendance dans les termes mêmes que les tensions coloniales sur plus d'un siècle ont imposé à l'Histoire. Mais ce que plus personne ne nie, c'est la force symbolique de l'écriture donnant à lire le face à face difficile, conflictuel et meurtrier avec l'Autre dans le partage d'un Espace et le contexte profondément algérien de ce face à face. L'écriture, forgée dans la référence au mythe, donne une universalité au propos qui, tout à la fois, a permis au texte camusien d'échapper à son ancrage algérien et l'a rendu exemplaire d'un rapport tendu à l'altérité. Si la complicité s'exprime dans le rapport passionnel à la terre algérienne, dans l'adhésion à un style qui bouleverse, la réserve est douloureuse ou le rejet brutal quand le texte introduit l'élément humain, de façon sélective. Où sommes-nous, dans l'œuvre de Camus, s'interrogent les lecteurs algériens ? Cette question est rarement posée à d'autres écrivains antérieurs ou contemporains de Camus. C'est parce qu'il était des leurs qu'ils ont tant croisé le fer avec lui. On n'a pas encore assez pesé et apprécié dans sa complexité le fait socio-historique de la colonie de peuplement avec ce que cela implique au niveau des individus et de l'approche du contexte. Face à l'Algérie, et en dehors de toute polémique philosophique ou autre, Camus ne peut être Sartre et... inversement, parce que, justement, il est « fils du pays » !

On retrouve avec Camus et sa position algérienne le déni du côté français, la charge du côté algérien, comme finalement pour beaucoup de ce qui touche à l'Algérie. Dans différents organes, Benjamin Stora s'est exprimé à ce sujet sur « les guerres des mémoires françaises et algériennes » et dans un entretien récent, il dit : « Face à ces mémoires concurrentes qui, d'un côté comme de l'autre, dictent leur loi, leurs interprétations, leurs chiffres, qui assènent leurs propres bilans, qui ont pris le pouvoir ici et là-bas et qui récrivent à leur façon le passé nourri de leurs préjugés, l'historien

semble parfois impuissant²¹. » On pourrait penser que, sur ce cas précis, parcouru aujourd'hui, « Camus, l'Algérie et ses écrivains », la littérature pourrait peut-être nous faire avancer...

Christiane CHAULET ACHOUR, née à Alger en 1946, poursuit ses recherches sur l'oeuvre camusienne depuis qu'elle l'enseignait à l'université d'Alger dans les années 1970. Elle est actuellement professeure de littérature comparée et francophone et responsable au Centre de Recherche Textes et Francophonies (CRTF-EA 1392, D^{ion} Violaine Houdart-Mérot) du pôle FLDS, Francophonies littéraires des Suds.

Voir son site : <http://www.christianeachour.net>

²¹ Entretien sur le site de la LDH de Toulon du 27 septembre 2010. Lu le 6 janvier 2011 : <http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article 4092>